

# LE DÉLUGE

par

**Henryk SIENKIEWICZ**

1845 - 1916



**Roman héroïque**

**Traduction du comte WODZINSKI et de B. KOZAKIEWICZ**

Nouvelle édition à partir de celle de 1901

Éditions Saint-Remi

– 2013 –

Du même auteur aux ESR :

- **PAR LE FER ET PAR LE FEU**, 605 p., 30 □ (Première partie)
- **MESSIRE WOLODOWSKI** (Troisième partie)

Ces trois romans historiques « qui envisagent le côté tragique de la vie, forment une trilogie grandiose et très honnête », selon l'analyse critique de l'abbé Louis Bethléem, dans son ouvrage *Romans à Lire et Romans à Proscrire*, 1928.



Armure de Housard cuirassé  
(régiment de Jean Kétruski)

Éditions Saint-Remi  
BP 80 – 33410 CADILLAC  
05 56 76 73 38  
[www.saint-remi.fr](http://www.saint-remi.fr)

## NOTE

L'ŒUVRE principale de Henryk Sienkiewicz, avec *Quo Vadis*, est ce qu'on a appelé la *Trilogie*, suite de trois romans héroïques parus sous les titres de : *Par le fer et par le feu* (1884) ; *Le Déluge* (1886), et *Messire Wolodowski* (1888). Les lecteurs français connaissent déjà *Par le fer et par le feu*<sup>1</sup> : nous leur présentons aujourd'hui la traduction du *Déluge*, où ils reverront quelques-uns des héros qu'ils connaissent déjà, Zagłoba, Jean Krétuski, Wolodowski, Rendiane, Annette Krasieńska...

La carte que l'on trouvera à la fin du volume permet de suivre les pérégrinations d'André Kmita, le héros du *Déluge*, et aussi, rétrospectivement, celles de Jean Krétuski, le héros de *Par le fer et par le feu*.

---

<sup>1</sup> *Par le fer et par le feu*, traduction du comte A. Wodzinski et de B. Kozakiewicz, paru aux mêmes éditions.

# LE DÉLUGE

---

## INTRODUCTION.

LES Billewicz tiraient leur origine du premier grand duc lithuanien, Mendog ; ils marchaient en tête du district de Rossie, et leur fortune, leur autorité, leur influence forçaient les Radziwill mêmes, tout-puissants en Lithuanie et en Samogitie, à compter avec eux.

Sous le règne de Jean-Casimir, le chef et le patriarche de cette illustre lignée était Héraclius Billewicz, colonel d'un régiment de cavalerie légère et sénéchal de la terre d'Upita. Mais le domaine héréditaire de Billewicz appartenait à un cadet, Thomas, porteglaive du district de Rossie. Héraclius possédait pour sa part Wodokty, Lubicz, Mitruny, grasses et fertiles propriétés qu'arrosaient les eaux de cette Lauda dont les terres littorales étaient peuplées d'une infinité de petits nobles, tous cultivant leurs enclos. Ces nobliaux s'étaient récemment distingués lors de la terrible révolte cosaque. Sous le nom de « Laudaniens », ils formaient une bannière commandée par le vieil Héraclius Billewicz. Hommes de guerre, ils s'entendaient peu aux finasseries des assemblées délibérantes ; le roi à Varsovie, Radziwill en Samogitie, Billewicz à Wodokty, ces notions suffisaient à leur science gouvernementale. Aux Diètes, ils votaient aveuglément selon les instructions du seigneur Billewicz. Pour eux, Héraclius représentait Radziwill, lequel Radziwill représentait le roi, lequel roi enfin était l'époux de la République et le père de toute la noblesse.

En 1654, une guerre cruelle sévissait le long des frontières orientales de la Pologne. Courbé par l'âge, sourd, Héraclius ne put y prendre part, mais son régiment donna tout entier. Et lorsque sur les rives de la Lauda une sinistre rumeur se répandit :

Radziwill battu à Szklow, presque toute la bannière anéantie..., le vieux colonel, frappé d'un coup de sang, tomba mort.

Un jeune officier déjà illustre, Michel Wolodowski, successeur d'Héraclius au commandement de la bannière laudanienne, apporta la fatale nouvelle. Il ramenait les survivants, hâves et déguenillés. Tous, ils accusaient le grand-hetman du désastre subi. Sûr de ce prestige dont le nimbaït la victoire jusque-là toujours fidèle, Radziwill avait osé, avec une poignée d'hommes, se jeter sur un ennemi dix fois plus nombreux. Mais en ce concert d'imprécations, pas une plainte ne s'éleva contre le colonel Wolodowski. Au contraire, ses compagnons célébraient les prodiges de valeur qu'il avait accomplis, exaltaient son expérience militaire. Guidés par lui, ils avaient réussi à trouver la muraille vivante qui les étouffait. Le grand-hetman lui devait son salut. Aussi les hobereaux riverains, les Butrym, les Domaszewicz, les Gasztowt, se disputaient-ils l'honneur d'héberger Wolodowski. Lui, dévoré de fièvre, grièvement contusionné, confia sa guérison aux mains expertes et douces des filles de Gasztowt, le patriarche du clan. Ces trois Grâces se jurèrent de rendre bientôt un si galant preux à la santé et à la joie.

La noblesse laudanienne mena pompeusement en terre son chef vénéré, Héraclius Billewicz. Puis on ouvrit son testament. Le sénéchal instituait sa petite-fille Olenka<sup>1</sup> Billewicz légataire universelle ; mais, jusqu'au jour de son mariage, il confiait sa tutelle au congrès de tous les gentilshommes du district.

Car, écrivait-il, cette bienveillance et cette amitié que vous me témoignâtes, vous les reporterez sur la tête de l'orpheline et, en ces temps de corruption et de malignité, vous la préserverez, par amour et en souvenir de moi, de tout danger.

Vous la mettrez en possession immédiate de toute ma fortune, hormis le domaine de Lubicz, que je lègue, donne, transmets en toute plénitude et jouissance au jeune André Kmita, banneret d'Orsza. Pour ceux qui, surpris de ma libéralité à l'égard du noble et magnifique

---

<sup>1</sup> Diminutif d'Alexandra.

seigneur André, considéreraient mon aimée petite-fille, la noble damoiselle Olenka Billewicz, comme lésée dans ses droits, qu'ils sachent que, dès ma plus tendre jeunesse et jusqu'à sa mort, le père dudit noble seigneur ne cessa de me prodiguer les preuves les plus éclatantes de sa fraternelle amitié... J'ai décidé que ma petite-fille Olenka épouserait le jeune André Kmita, banneret d'Orsza.

Si, toutefois, ma petite-fille désirait consacrer sa virginité à Notre-Seigneur Jésus-Christ, je l'autorise à prendre le voile, car il est juste que Dieu ait le pas sur les hommes.

Ce fut en ces termes que le sénéchal Héraclius Billewicz disposa de sa fortune et de la main de sa petite-fille.

Ce Kmita avait pris part à la désastreuse bataille de Szklow. Mais qu'était-il devenu depuis ? Nul ne le savait. Selon toute probabilité il vivait : la mort d'un chevalier si glorieux n'eût pu passer inaperçue...

Cependant le flot envahisseur submergeait la République, que les guerres cosaques avaient déjà épuisée. Le roi Jean-Casimir ordonna la levée en masse.

# LIVRE PREMIER.

## CHAPITRE I.

L'AN mil six cent cinquante-cinq commençait. En janvier, les gelées durcirent le sol. Les arbres des forêts s'immobilisaient sous le givre. La neige resplendissait. Autour des demeures humaines, les fauves rôdaient, et les oiseaux, transis, frappaient du bec contre les vitres des fenêtres, où la gelée brodait ses fleurs et ses palmes.

Un soir, Olenka veillait en compagnie d'une vieille parente, madame Kulwicz, dans la vaste pièce de service. Sur des bancs le long des murs, les filles d'atour filaient. Près de la porte, un robuste gars, à tignasse crépue, tournait vigoureusement la meule, en s'accompagnant d'un chant monotone... La flamme de l'âtre éclairait par moments le visage d'Olenka, ses yeux bleus, méditatifs sous l'arc de leurs sourcils noirs, son teint de lait, ses tresses fauves. Les voiles de deuil rehaussaient sa gravité native. Peut-être réfléchissait-elle à son sort indécis. Depuis dix ans, elle n'avait plus revu cet André Kmita, que son aïeul lui destinait pour époux. Il ne lui en restait qu'un souvenir confus, la vision d'un adolescent fougueux, qui, en ses rares visites à Wodokty, songeait bien moins à la divertir ou à lui plaire qu'à battre les champs et les forêts, son mousqueton sous le bras.

— Où est-il ? Quelle figure a-t-il maintenant ? se demandait-elle.

Une inquiétude l'envahissait. Dans le secret de son âme, elle se posait des questions, auxquelles seul l'hôte attendu eût pu répondre. « M'eût-il choisie de son plein gré ? M'aimerait-il jamais ? »

Soudain, tintèrent au dehors les clochettes d'un attelage. Irrégulier, le tintement se rapprochait... il cessa... Un traîneau venait de s'arrêter à la porte.

— Va voir qui est cet hôte tardif, dit Olenka au valet crépu qui tournait la meule.

L'homme rentra quelques instants après, se remit impassible à son travail, et dit :

— C'est Sa Seigneurie Kmita.

— Le Verbe s'est fait chair ! s'écria madame Kulwicz.

Les fileuses se levèrent toutes ; leurs fuseaux roulèrent sur le sol.

Olenka était debout, elle aussi. Son cœur battait.

Sur le seuil, une haute silhouette martiale apparaissait. Enveloppé d'une ample pelisse, coiffé d'un bonnet fourré, le nouveau venu s'avança jusqu'au milieu de la salle. Puis, reconnaissant qu'il se trouvait dans la pièce affectée au service, sans se découvrir, d'une voix impérative, mais harmonieuse et vibrante, il demanda :

— Hé là ! Où est donc votre châtelaine ?

— Me voici, répondit Olenka.

Le jeune étranger ôta son bonnet, le jeta devant lui :

— Je suis André Kmita, fit-il en s'inclinant.

Le regard de la jeune fille croisa rapide celui de l'inconnu, puis, bien vite, elle baissa les yeux. Elle avait entrevu un chevalier, au teint bronzé, au nez d'une courbe fière, aux cheveux d'un blond presque fauve, coupés ras en forme de calotte autour du front ; l'audace brillait dans ses yeux gris ; tout son masque exprimait la jeunesse, la force, le courage, et aussi la franchise, l'insouciance et la gaieté.

Le poing gauche à la hanche, de sa dextre il relevait les pointes de sa moustache sombre.

— Sans m'arrêter à Lubicz, dit-il, je suis venu me jeter à vos pieds.

— Votre Grâce a-t-elle été informée de la mort de mon aïeul, le sénéchal ?

— Par ces hobereaux laudaniens qui me paraissent pulluler en vos parages, j'ai appris la mort de mon bienfaiteur, et j'ai versé des larmes sincères. Vous savez sans doute, noble demoiselle, qu'il nous a honorés de sa dernière visite, mon père et moi, il y a



de cela quatre ans. Il voulut bien alors me donner un de vos portraits. Sans la guerre, qui n'est pas une marieuse, car elle ne nous fiance guère qu'avec la mort, je serais venu déjà vous offrir ma foi.

Ce discours, débité avec assurance, flattait et troublait la jeune fille.

— Mais pourquoi, reprit André, vous tenir ainsi cachée ? Je ne puis même entrevoir la couleur et l'éclat de vos yeux. Tournez-vous, de grâce, et laissez-moi prendre votre place contre la cheminée. Là... comme ceci.

Et, sans que la blonde Olenka eût pu soupçonner sa hardiesse, il l'avait saisie et fait doucement tourner sur elle-même.

Émue, ses longs cils baissés, elle se trouvait maintenant en pleine lumière. Kmita laissa retomber les mains de la jeune fille, qu'il tenait serrées entre les siennes.

— Par ma foi ! s'écria-t-il, vous êtes un vrai bijou. Je ferai dire cent messes à l'intention du sénéchal. Mais à quand notre noce ?

— Oh ! que de hâte ! je ne vous appartiens pas encore, fit Olenka.

— Vous m'appartiendrez, et bientôt, dussé-je mettre le feu à cette maison !... Moi qui croyais trop flatteur votre portrait !... Laissez-moi vous regarder encore.

— Mon grand-père m'avait bien dit que vous étiez d'une ardeur...

— Nous sommes tous ainsi à Smolensk. Une, deux..., et il faut qu'on fasse à notre guise... L'obéissance ou la mort !

Olenka sourit. Osant relever son regard vers son fiancé, elle reprit, la voix déjà plus ferme :

— Vous avez là d'étranges plaisanteries, messire. Mais nous sommes à l'office... Veuillez me suivre... Après un aussi long et fatigant trajet, vous ne dédaignerez pas sans doute de souper avec nous...

Olenka se tourna vers madame Kulwicz.

— Venez, tante.

Le banneret interrogea la jeune fille.

— Tante ?... qui est donc cette tante ?

— Madame Kulwicz.

— Palsambleu ! J'ai dans ma bannière un aimable compagnon qui répond au nom de Kulwicz Hippocentaurus... N'est-ce pas un parent, à vous, madame ?

— En effet, il est bien des nôtres, répondit la dame, esquissant une révérence.

— Bon garçon, mais tête chaude comme moi.

Un jeune valet les précédait, un flambeau à la main. André ôta sa pelisse dans le vestibule, puis passa dans la salle d'honneur qui faisait face à l'office.

Tandis que l'on dressait le couvert dans la pièce voisine sous l'œil vigilant de madame Kulwicz, Olenka et André, demeurés seuls, causaient.

— Ah ! soupirait-il, quels yeux charmants, quelles lèvres délicieuses ! Secourez-moi, saints du paradis ! car je ne résisterai pas à la tentation.

— Il ne faut pas invoquer vainement le nom des saints...

— Oh ! laissez-moi baiser vos mains charmantes.

— J'aime mieux ne pas vous le permettre.

— En ce cas, je me passerai de la permission. Chez nous, à Smolensk, on dit : « Prends de force ce qu'on ne te donne de gré. »

Et il inclina ses lèvres jusqu'aux mains de la jeune fille... Elle ne se défendit pas... Mais madame Kulwicz annonçait que le souper était servi.

Kmita offrit son bras à la châtelaine, et tous deux passèrent dans la salle à manger... La table étincelait, chargée de mets friands et de vénérables bouteilles. André fit honneur au repas. Lorsqu'il eut apaisé sa faim, Olenka l'interrogea.

— Ainsi, ce n'est point d'Orsza que vous nous arrivez, messire ?

— Sais-je seulement d'où j'arrive ? Aujourd'hui ici, là-bas demain, selon le hasard des batailles... Je rôde autour de l'ennemi, ainsi qu'un loup autour des troupeaux.

— Et vous osez tenir tête à un ennemi devant lequel a reculé le hetman lui-même ?

— Si je l'ose ? J'ose tout.

— Vous aviez au moins de bons soldats pour vous défendre ?

— Sans doute... des dragons d'abord... Il n'en resta plus un seul au bout d'un mois... Puis des volontaires, ramassés un peu partout... de braves gars, mais de mauvais sujets... Ceux qui ne périront pas à l'ennemi seront pendus tôt ou tard.

Il sourit, remplit son verre, le vida d'un trait, puis continua :

— Non ! vous ne pouvez avoir idée de gredins pareils. Tous chair à bourreau... Officiers, gentilshommes, mais nantis, chacun, d'une bonne petite condamnation infamante... Les voici casernés à Lubicz...

— Vous nous avez amené toute une bannière alors ?

— Les officiers seulement sont à Lubicz... Ils viendront vous offrir leurs hommages.

— Les Laudaniens que vous avez rencontrés vous ont appris aussi... la clause du testament de mon grand-père ?

— Oui ! Donnez-lui, Seigneur, le repos éternel ! Vous les aviez sans doute envoyés au-devant de moi ?

— Chassez pareille idée. Je songeais à mon deuil, à la prière, à rien d'autre... Non ! non ! à rien d'autre...

— C'est ce qu'ils m'ont affirmé... De fiers petits hobereaux ! Je voulus les récompenser de leur peine... Savez-vous ce qu'ils m'ont répondu ? « Les nobles du pays d'Orsza ont peut-être coutume d'accepter des salaires, nous autres, non ! » Bien, me dis-je, vous ne voulez pas d'argent ? je vous ferai administrer cent coups de verges.

Olenka se prit la tête à deux mains.

— Jésus, Marie ! Qu'avez-vous fait là ? s'écria-t-elle.

— Rassurez-vous, j'ai fait surseoir à l'exécution... Mais mon orgueil se révolte de voir ces gentillâtres traiter de pair avec nous...

— Ces gentillâtres, comme vous les appelez, sont de bonne et antique souche. Grand-père les aimait. Ils ont tous servi sous sa bannière... En temps de paix notre maison était la leur.

— Chez nous, mordieu ! un manant reste un manant et les nobles ne montent pas à deux la même jument... Qu'ont de commun ces hères avec les Billewicz et les Kmita ?

— Grand-père m'a toujours enseigné que le sang et l'honnêteté passent avant la fortune. Ce sont là d'honnêtes gens ; sinon, leur eût-il confié ma tutelle ?

— Quoi ! votre grand-père leur a confié votre tutelle ? À eux ?

— Mais oui. Ne plissez pas ainsi votre front... Je m'étonne qu'ils ne vous l'aient pas appris.

— Je ne m'attendais pas à cela... Je respecte la volonté des morts : j'estime que feu monsieur le sénéchal pouvait, à la rigueur, charger ces nobliaux du soin de votre tutelle jusqu'à mon retour... Mais, une fois ici, c'est à moi seul qu'incombe ce devoir.

Les traits d'Olenka prirent une expression de gravité.

— Il vous faut accepter, dit-elle, toutes les clauses du testament ou renoncer à toutes.

Kmita resta quelques instants silencieux, puis il reprit :

— Notre mariage va bientôt trancher la question... Qu'ils se tiennent cois jusque-là, c'est le seul conseil que je puisse leur donner. À votre santé maintenant, douce dame de mon cœur... Ce vin est délectable. Le vin et mon sabre : voilà le fond des choses... Ô ma reine ! pardonnez-moi ma violence de tout à l'heure... car j'ai appris les belles manières au bruit du canon. Nous autres soldats, nous ne comprenons qu'une chose : nous battre. Tel m'a connu feu monsieur le sénéchal votre grand-père, et tel il m'a choisi pour votre époux.

— J'ai toujours avec plaisir obéi à la volonté de grand-père, répliqua Olenka, les yeux modestement baissés.

Au même instant, minuit sonnait.

— Dieu ! que le temps passe vite auprès de vous... De grâce ! ô ma belle, m'aimez-vous, ne fût-ce qu'un peu ?

---

— Je vous répondrai une autre fois, car j'espère que vous reviendrez...

— Chaque jour.

Il se leva, et tous deux se dirigèrent lentement vers le vestibule ; le traîneau attendait à la porte ; André s'enveloppa de sa fourrure, puis il prit congé de la jeune fille, la suppliant de rentrer, car du dehors le froid venait en un souffle glacial.

— Bonne nuit, ma reine ! Ayez de doux rêves. Pour moi, je ne dormirai pas.

Elle rentra. Kmita sauta dans son traîneau... Suspendue au timon, la clochette égrena ses sons, puis son tintement s'affaiblit, se dissipa dans le lointain, s'évanouit tout à fait...

## CHAPITRE II.

À LUBICZ, les fenêtres du château flamboyaient ; une joyeuse arumeur parvenait jusque dans la cour. Au tintement des grelots, les valets s'étaient précipités à la rencontre du maître. Ils le saluaient, lui baisaient les mains. André leur jeta sa bourse pleine, puis, surpris, les interrogea.

« Que devenaient ses hôtes ? Pourquoi n'apercevait-il aucun d'eux près de lui ? »

Mais ses hôtes, à table depuis midi, à moitié ivres, n'avaient rien entendu. À son entrée il y eut une clameur confuse : « L'héritier ! l'héritier ! » Ils se levaient, s'empressaient à sa rencontre, la coupe à la main. Lui les considérait, railleur, un poing sur la hanche. Ah ! les gais compagnons, qui n'avaient pas attendu son retour pour s'enivrer... Il riait de les voir, titubants, renverser les chaises au passage. D'abord venait Jaromir Kokosinski, un géant, bretteur à nul autre pareil, lieutenant de la bannière, le digne compagnon de son chef, et condamné à la peine capitale pour rapt, homicide et incendie. Il soutenait à deux mains un hanap rempli de tokay ambré... Suivait le sieur Ranicki, frappé de bannissement pour le meurtre de deux gentilshommes, l'un tué en duel, l'autre traîtreusement frappé d'une balle, à la faveur d'un guet-apens. La guerre le sauvait du bourreau. C'était un coureur d'aventures, sans égal au sabre et à l'épée. En troisième lieu venait Rekus, qui n'avait sur la conscience d'autre sang versé que celui de l'ennemi ; grand buveur, et ayant perdu toute son hoirie<sup>1</sup>, il s'attachait depuis trois ans à Kmita, comme son ombre. Derrière lui le sieur Uhlik. On l'avait mis hors la loi pour avoir envahi à main armée le tribunal de Smolensk : nul mieux que lui ne jouait de la flûte. Et encore, messire Kulwicz l'Hippocentaure, qui dépassait de la tête le géant Kokosinski. Enfin, Zend, l'écuyer, incomparable pour dresser les chevaux et

---

<sup>1</sup> Hoirie : Héritage, succession directe (Littré).

imiter le cri des bêtes. D'origine suspecte, bien qu'il se donnât pour un gentilhomme courlandais, il n'avait aucun moyen d'existence : Kmita lui avait confié ses écuries et le gratifiait d'un salaire.

Tous les six, ils s'étaient rangés en cercle autour de l'amphitryon, tandis que Kokosinski, la coupe levée, entonnait d'une voix hoquetante :

Buvez avec nous ce vin clair et d'or,  
Ce vin clair et d'or,  
Dussions-nous sur l'heure aller à la mort !  
Aller à la mort !

Les autres reprirent en chœur : « Aller à la mort, aller à la mort ! » Alors Kokosinski passa le verre au seigneur de Lubicz.

— À la santé de ma dame ! s'écria Kmita.

— Vivat ! Vivat ! lui répondirent les voix tonitruantes.

— Vivat ! après le deuil, la joie ; après la noce, la mort !

Les questions se succédèrent.

— Ta dame ! quelle figure a-t-elle ? Jolie comme un cœur, n'est-ce pas ? Telle que tu l'avais rêvée ? Trouverions-nous la pareille parmi les filles du pays d'Orsza ?

— Au pays d'Orsza ! allons donc ! Bonnes à nettoyer les casseroles. Il n'en est pas une, entendez-vous, pas une qu'on puisse comparer à Olenka Billewicz.

— À la bonne heure ! À quand la noce ?

— À l'expiration de son deuil.

— Foin des deuils ! Les enfants naissent tous blancs.

— Ne la fais pas languir.

— Messieurs, glapit Rekus de sa voix frêle, ce jour-là, nous nous soulerons, sauf votre respect ; comme des porcs.

— Mes agneaux, interrompit Kmita, je vous trouve gentils comme des anges. Mais maintenant, allez à tous les diables, que je puisse un peu me reconnaître chez moi.

— Pas de ça, protesta Uhlik. À demain le tour du propriétaire. À table ! à table ! Il nous reste encore quelques dames-jeannes d'aspect fort imposant.

— D'ailleurs, ajouta Ranicki, nous avons déjà tout inspecté pour toi. Une vraie pomme d'or que ton Lubicz.

— Et l'écurie, pas mauvaise du tout ! cria Zend : deux chevaux de selle, deux montures de houzard, deux petits samogitiens, deux kalmouks, enfin tout par deux, comme les deux yeux de la tête... Demain, visite aux haras.

Il termina par un hennissement si bien imité que des applaudissements éclatèrent.

— Vous oubliez la cave, dit Rekus, profitant d'un instant de calme : des barriques goudronnées, des futailles à ne pas les compter, des bouteilles rongées de moisissure, — le tout, noblement, en ordre de bataille.

— Remercions la Providence de ses libéralités... et à table !

— À table ! à table !

... Les verres se vidaient, les têtes fumaient. Tous parlaient à la fois. Seul Rekus sommeillait, la tête ballant sur sa poitrine. Kokosinski se mit à chanter, et Uhlik l'accompagna sur la flûte ; Ranicki, l'escrimeur, paraît les pointes d'un adversaire fictif.

— Tu fonces... je pare... touche... une deux... v'lan !

L'Hippocentaure suivait les coups, ses gros yeux écarquillés. Puis, hochant la tête :

— Va, agite ton sabre, tu ne tiendrais pas deux minutes devant Kmita.

— Nul d'entre nous ne lui tiendrait tête.

— Contre moi au pistolet tu perdrais ta poudre.

— Bon, je tiens... un ducat le coup.

— Va pour un ducat... mais la cible ?

Ranicki regardait autour de lui.

Sur les murs s'alignaient les portraits des vieux Billewicz et au-dessus des portraits étaient suspendus, trophées de chasseurs, des crânes de bisons, de cerfs et d'élans.

— En voici une, dit-il, indiquant de la main le mufler d'un bison. Là, entre les deux cornes. Deux, trois ducats... Où sont les pistolets ?

— Allez ! fit Kmita, je tiens les trois ducats... Zend, va décrocher mes pistolets d'arçon, mon petit.



Zend revint avec les armes, et Ranicki s'en saisit.

— Chargés ? demanda-t-il.

— Chargés !

— Trois, quatre, dix ducats, braillait Ranicki, très ivre.

— Tais-toi donc, tu vas rater.

— Raterai pas... Au muflé, entre les deux cornes... Une, deux, trois !

Tous fixaient les yeux sur la tête du monstre... Ranicki raidit le bras, le coup partit, la salle se remplit de fumée.

— Manqué ! manqué ! cria Kmita... Voyez-vous la balle ? là, en dessous, dans la cloison.

— La première fois ne compte pas...

Au bruit des détonations, les valets firent irruption dans la salle.

— À la porte ! À la porte, les gueux ! vociféra Kmita... Une ! deux ! trois !

De nouveau les balles sifflèrent. Cette fois, des fragments d'os tombèrent.

— Allons-y... nous aussi... des pistolets... des mousquets... criaient les compagnons tous à la fois.

Ivres, déments, ils poussaient les valets hors de la salle à coups de poing.

— Vite ! nos pistolets, nos mousquetons.

En moins d'un quart d'heure la salle crépitait de mitraille. À travers l'épaisse fumée, on ne distinguait plus ni les tireurs, ni les flambeaux allumés. La voix de Zend dominait le tumulte : il croassait, vagissait, hurlait, bramait, mugissait et rugissait. Sous les balles, les cloisons se brisaient, les cadres des portraits se disloquaient, et Ranicki, pris de fureur, tailladait à coups de sabre les toiles déjà criblées de balles.

Attirés par le tapage, des groupes stationnaient dans la cour. Contre les vitres, pour mieux voir, des filles rubicondes aplatissaient leur nez.

Le premier, Zend les aperçut. Il siffla, glapit, gloussa.

— Messieurs... des linottes... voyez ! des linottes aux fenêtres !

— Des linottes ! des linottes !

— Au plaisir, à la danse, à l'amour !

Les voix avinées hoquetaient ; bestialement la troupe se rua sur le perron. Les filles fuyaient avec des cris aigus. Poursuivies, atteintes, enlacées, elles se défendirent pour la forme ; on les porta, à bras tendus, dans la salle.

Alors, autour de la table, d'où le vin répandu coulait en sombres mares, dans cette atmosphère étouffante et chargée d'effluves âcres, l'orgie s'exalta.

Ainsi se divertissaient les nobles compagnons du noble seigneur André, banneret d'Orsza.

### CHAPITRE III.

LES jours suivants, messire André fut l'hôte quotidien de Wodokty. Il revenait de chaque visite plus épris d'Olenka. Un beau matin, il adressa l'allocution suivante à ses féaux amis.

— Mes petits agneaux, tenez-vous prêts à présenter aujourd'hui vos hommages à ma belle ; nous nous rendrons tous ensemble à Mitruny... Promenade en traîneau et inspection du domaine. Il vous sera fait honnête accueil ; tâchez, d'ailleurs, de vous montrer sous le jour le plus avantageux. Je hache menu celui d'entre vous qui s'aviserait de manquer d'égards à la damoiselle.

Les cavaliers s'équipèrent le plus galamment qu'ils purent, et bientôt quatre traîneaux les emportaient dans la direction de Wodokty. Kmita s'installa dans le premier traîneau, un traîneau en forme d'ours, attelé de trois chevaux kalmouks conquis sur l'ennemi. Menés de front, ils étincelaient sous leurs harnais enrubannés ; et des plumes de paon les empanachaient selon la mode de Smolensk. Messire André, vêtu de la pelisse nationale en velours vert, soutachée d'or et bordée de zibeline, coiffé d'un bonnet à brillante aigrette, où s'implantait une plume de grue, — beau, resplendissant, hilare, devisait avec Kokosinski.

— Écoute, Kokoche ! nous avons trop bamboché ces deux nuits. L'histoire des portraits ni celle des filles ne sont de nature à nous valoir renom de sainteté. Quel démon que ce Zend ! Il invente mille folies. Sur qui retombe le blâme ?... sur moi... J'ai bien peur qu'on ne me vilipende déjà dans la contrée... Mais chut ! nous voilà arrivés.

Les drôles pénétrèrent d'abord dans une immense antichambre, aussi haute et nue qu'un grenier à grain ; et, de là, dans une vaste salle à manger, ornée, comme à Lubicz, de bois de cerfs, de mufles de bisons et d'élangs. Intimidés, attendant l'apparition de la demoiselle, ils se parlaient bas, ainsi qu'à l'église.

— Tu es un beau parleur, toi ! chuchotait Uhlik à Kokosinski... à toi de la complimenter en notre nom !

— Allons ! du courage, la voici, !

Olenka, en effet, venait de paraître sur le seuil, mais s'arrêtait aussitôt, comme surprise à la vue d'une aussi nombreuse compagnie. En face d'elle André la contemplait, admiratif ; jusque-là il ne l'avait vue qu'à la fuligineuse clarté des flambeaux, et elle était mille fois plus belle dans la lumière du jour. Ses yeux étaient de sombre azur ; plus noirs que l'ébène, ses sourcils se détachaient sur la blancheur d'un front que ses cheveux nimbaient d'or. Jamais ces reîtres, habitués aux faciles rencontres, ne s'étaient trouvés en présence d'une aussi noble et illustre vierge. Alignés ainsi qu'à la revue, ils saluaient, et leurs semelles faisaient de respectueuses glissades sur le plancher, tandis que Kmita, qui osait avancer enfin, portait à ses lèvres les mains de sa fiancée.

— Mon trésor ! dit-il, je vous amène mes compagnons de la dernière guerre.

Elle leur fit une grave révérence.

— C'est un insigne honneur pour moi que d'accueillir en ma demeure d'aussi braves chevaliers.

Les braves chevaliers saluaient derechef, poussant Kokosinski du coude, ou le tirant par la manche flottante de son joupane.

— Eh là ! parle donc, chuchotaient-ils.

Ainsi mis en demeure, le sieur Kokoche dut s'exécuter. Un pied en avant, il toussa, souffla, puis commença en ces termes :

— Illustre et noble damoiselle !

Nouvel arrêt, nouvelle quinte de toux, nouveau début :

— Illustre et noble damoiselle, très gracieuse et très aimée châtelaine... Interprète de tout le pays d'Orsza, je ne sais vraiment ce qu'il me convient d'abord de célébrer en vous. Car, si je m'efforçais d'exalter vos beautés ainsi que vos vertus divines, si, les élevant au-dessus des nues... je dis bien, au-dessus... au-dessus des nues... si... si...

— Finis donc ! et redescends sur la terre, interrompit André.

Un rire homérique accueillit ces paroles. Soudain, au souvenir des recommandations de leur chef, tous, comme un seul homme, ils plaquèrent leur main sur leurs lèvres.

Kokosinski, pourpre de confusion, éclata :

— Parlez vous-mêmes, mécréants !

Alors Olenka leva vers lui son doux regard.

— Je chercherais en vain à égaler votre éloquence, dit-elle. Je me sens indigne des hommages qu'il vous plaît de m'offrir au nom du pays d'Orsza, mais je ne vous en remercie pas moins de tout mon cœur.

Elle leur fit une seconde et belle révérence. Les hommes s'inclinaient en rang, se relevaient, saluaient, manipulaient la garde de leur sabre, tortillaient leurs moustaches, bégayaient de vagues mots, fort embarrassés de leurs personnes et décidés pourtant à passer pour des gens de haute compagnie. Kmita enfin les tira de ce mauvais pas.

— Ma reine, dit-il, nous sommes venus en bande, pensant qu'il vous agréerait de faire un tour en traîneau dans la forêt. Le bon Dieu nous a ménagé cette belle gelée, ce clair soleil...

— Aussi ai-je prié tante Kulwicz de nous devancer à Mitruny, pour nous y préparer à goûter... Un instant, messieurs, le temps de mettre ma pelisse.

Elle se borna cette fois à une gracieuse inclinaison de tête, et sortit.

— Eh bien ! les agneaux, clama Kmita transfiguré... N'est-ce pas une princesse ? Kokoche, tu en as perdu la langue, rien qu'à la voir !

Kokoche n'eut pas le temps de répondre. Olenka, tout équipée, rentrait déjà. On gagna le perron.

— C'est votre traîneau ? demanda la jeune fille. Je n'en ai jamais vu de plus beau.

— Tant mieux, ma reine ! Nous allons, si vous voulez, y monter tous deux.

Il lui offrit son bras, l'installa sur les coussins, enveloppa d'une fourrure ses pieds et ses genoux, puis s'assit à son côté.

Les chevaux détalèrent.

André se pencha vers Olenka.

— Êtes-vous bien ?

— Très bien ! murmura-t-elle.

Le traîneau filait... La pureté de l'air et cette course vertigineuse grisaient Olenka d'une délicieuse ivresse ; renversée, les yeux mi-clos, elle s'y abandonnait. Il lui sembla que, sur l'aile du vent boréal, l'emportait ce jeune prince du lointain pays d'Orsza et que, très lasse, elle ne pouvait lui résister. Ils volaient ainsi, volaient, toujours plus loin, toujours plus vite... Et elle sent que deux bras l'enlacent, elle sent ses lèvres scellées comme d'un sceau brûlant, et elle ne veut déclore ses paupières...

Un doux songe, un songe enchanté... Ils volent toujours, ils volent ! Enfin, une voix la tira de son rêve :

— M'aimes-tu ?

Elle ouvrit les yeux.

— De toute mon âme.

— Et moi, à la vie et à la mort !

Le bonnet de zibeline d'André frôla la toque en loutre d'Olenka... Elle n'eût pu démêler ce qui l'enivrait ainsi... ces accents, ces baisers, cette course fantastique en forêt ?

Le traîneau les emportait... Les arbres se rangeaient, défilaient, la neige bruissait, les grelots sonnaient. Ils étaient heureux !

— Je voudrais, dit Kmita, aller ainsi avec toi jusqu'au bout du monde et jusqu'à la consommation des temps.

Olenka murmura :

— C'est mal ce que nous faisons... c'est pécher...

— Si c'est là pécher, je veux pécher encore... Laisse, mon adorée, donne-moi tes lèvres...

— Non... voyez... Mitruny... là... tout près.

— Près ou loin, qu'importe, puisque je t'aime, puisque nous nous aimons !

Il se redressa soudain et, debout, les bras levés, sa poitrine débordant, d'allégresse, il se mit à appeler :

— Hey-ha ! hey-ha !

— Hey ! hao ! hey ! lui répondirent ses compagnons.

— Pourquoi hélez-vous ainsi ? demanda la jeune fille.

— Par excès de bonheur, par excès de joie, mon ange...

Appelez, vous, aussi...

Ainsi qu'une argentine clochette, la voix d'Olenka tinta :

— Hey-ha !

— Ô ma reine, j'ai envie de vous adorer, de m'agenouiller devant vous.

— Nos compagnons en riraient.

Soudain, des traîneaux suivants des voix retentirent :

— Arrêtez ! hé là-bas, arrêtez donc !

André se retourna, le front barré d'une ride.

Qu'avaient-ils donc à brailler ainsi ?... Mais, à une centaine de pas en arrière, il aperçut un cavalier qui se dirigeait vers eux, bride abattue.

— Ou je me trompe fort, ou c'est le sergent Soroka, dit-il. Quelque accident...

Le sergent atteignit le traîneau, arrêta son cheval sur place, et d'une voix haletante :

— Monsieur le commandant !

— Quoi donc, Soroka ?

— Upita est en flammes ; on s'y bat.

— Jésus, Marie ! s'écria Olenka.

— Ne craignez rien, cher ange... On s'y bat ? Qui ?

— Nos soldats et les bourgeois. L'incendie a déjà gagné la place du Marché... Ceux de la ville ont envoyé quérir des renforts... Moi, j'ai sauté en selle et ai poussé jusqu'ici afin d'avertir Votre Grâce... Je respire à peine.

Les autres voitures avaient rejoint la leur. Kmita cependant continuait son interrogatoire :

— De quoi s'agissait-il ?

— Les bourgeois refusaient de donner l'avoine nécessaire à nos chevaux... Alors, nous la leur prîmes de force... Nos hommes assiègent le bourgmestre, qui s'est barricadé dans sa maison. Les fusils sont partis tout seuls... les maisons flambent, le tocsin sonne... On dirait l'enfer.

Les yeux du commandant étincelèrent.

— Au secours ! au secours des nôtres ! clamait Kokosinski.

— Les vilains oppriment l'armée ! vociférait Ranicki, le visage zébré de sang sous l'afflux subit d'une colère folle. Une, deux, fendez-vous, messeigneurs !

Zend imita le sinistre ululement d'un hibou, et les chevaux se cabrèrent, tandis que Rekus levait les bras au ciel.

— Assommons les gueux ! Incendions les gueux ! En avant !

— Silence ! commanda Kmita d'une voix de tonnerre. Je n'ai pas besoin de vous là-bas. J'y vais seul. Rentrez à Lubicz, n'en bougez pas, à moins que je ne vous fasse signe.

— Quoi ? essaya de protester Ranicki.

André le saisit à la gorge.

— Pas un mot, ou je frappe !

Tous se turent. Bien que familiers en leurs rapports quotidiens avec lui, ils le redoutaient.

— Regagnez Wodokty, ma mie, fit le jeune homme déjà calmé, en se tournant vers Olenka. Voici notre partie de plaisir gâtée... Je prévoyais bien qu'ils ne se tiendraient pas tranquilles, moi le dos tourné... Allons, il faut y mettre, bon ordre... Quelques têtes à décoller... Portez-vous bien, mon ange, et n'ayez nulle crainte.

Il dit, et, sautant dans l'un des traîneaux :

— À Upita ! cria-t-il au cocher.